

Le champ des inouïs

Philippe Marconnet (2004 – 2010)

Amour caresse leurs racines aux vents

Amour caresse leurs racines aux vents.
Le mur des ébréchés soutient haut
la terre des tendres lessivés.

Qu'une chantepleur se voûte
et chaque chérissement se signe au chapitre
des colonnes abandonnées.

L'aimée ne ment presque plus quand son dit
rase l'étourdi qui la hait davantage.
Cet éloge
de flammes vives ne ravit
ni les sciences tenantes ni l'effroi des projetés.

Elle s'entête. Livre
ses flûtiaux et ses fifres.
Bond fragile d'un amour
qui souffle leur bouche
aux gouailleux cloués
sur la mare. L'ennui
les vole d'un envol difficile.

Amour lisse les herbes dans la brèche.
Le mur des éperdus tient haut
l'humus des dépositaires.

Sa chantepleur écoute
les basses d'une eau inconcevable.
S'essayent ainsi quelques tonalités
non alignées. A la ronde
cette musique ouatinée
s'épanouie de survivants.
L'aimée danse avec larmes.

Elle n'a presque plus honte
quand son style froisse le sourd
qui la hait davantage.

Mâtin !
Quel est ce son par-dessous ?
Peut-être l'obole d'un écart humain.

Les qualités fertiles

La vie épouse nos somnambules
au sein même de leur frigidité.
La vie berce les pâmoisons
d'un entraperçu exalté
sans que jamais ne cesse
son échappée des sols enrobés.

Des pieds revenus
brûlent sur place
les amours alités.
La joie absout
la vitalité
des déperditions.

Aube d'épure
le chant du corps

Ce corps de notre commune chair
est le releveur de tes grâces
sans aucune réfraction de ta lumière.
Quand elle pénètre
c'est d'un trait droit

jusqu'en nos trépas apeurés.

Epure.

Tout matin de nos évidences
éclate en purpura tachiste.
Mille points refoulés si loin
tournent au rougeoiement.

Une nouvelle aube dès lors
dispose de toute la peine du monde
pour étendre son chant très beau.
Ça saigne lorsque la joie monte.

Une main tendue

Ce qui est précisé en chemin
une main tendue ne peut s'y porter
encore moins l'accomplir.

Ce que nous fuyons bien au-delà
des perles zélées nous y traînent.
Du pourpre jusqu'aux entrailles.

Le vote impossible n'est pas au croisement
des répulsions.

Plutôt une sorte de lueur gracile
celle-là même qui oscille
écartelée sur l'amer.

Encore faudrait-il
que ça vacille quelque part ?

Ils sont sortis

Les survivants

Ils sont sortis

par ce dessein d'exode où
les cailloux volontiers précèdent
ces quelques aventuriers scrupuleux.

Dans ce pays obscurci d'une nuée
les cloisons gardent au grand plaisir
la parole ouverte au grè de tout instant.

Filé à frimas l'espace
ne connaît plus son temps
en instance. Il ne pleut plus.

Il n'a plus son pas
il ne peut plus s'en aller
pour regarder derrière.

Ils sont dehors
ils sont en dehors
ils sont sortis – Ailleurs.

Passeur le savais-tu ?

D'une rive sans autre rivière
l'amer est de saison
qui n'a que faire de nos sanglots.
Creuser ! Creuser jusqu'à l'eau lourde.

Lorsque le Styx clapote au large
jusqu'en ses fixations d'argile
évide-t-il en berceau
ses eaux trop grises
pour que naisse une ode ?

Passeur tu le savais? le savais-tu ?
Nos embarcations avaient pour noms peureux
clarté, naissance heureuse,
maturité d'amants.
Même les fantômes entrevus
participaient à l'ordonnement bleu.

Fausseté ! Fausseté jusque dans le grain des peaux.

Nos pirates inaperçus
hisseront désormais
leurs linceuls carbonisés
sinon point de partance.

Ces nœuds qui te débraillent
le petit roi

Le fil était au principe. Mais
la fausse origine te lance
son ersatz à la tête.

Cent trente déglutitions
pour nettoyer les corridors
de ton labyrinthe – personnel –.
Perdu tu l'es.

Ne pouvoir affronter ces nœuds
qui te débraillent en gros
à la mode d'un avers retiré.

Qu'est-ce que t'en dis
toutes ces mouches sur le Prince ?
Fallait pas y croire à ces défécations
en place du calice supposé.

Maintenant tu baisses
comme ces actions qui jadis
banquetèrent à folie
et rien pour retoquer la moustache
de ton casque relationnel.
Après tout c'était pas garanti.

Plus de murs plus d'ailes
même si tu renifle la porte.
Elle est loin d'être ouverte.
Juste ce pipi de chat
qui par-dessous glisse sa patte
pour ton futur baptême.

Pas du théâtre là où tu en es
pas du costaud de foire
mais un effacement efficace
tu peux croire.

Noosphérique égarement

Theillard

Que faire de tous ces avis
hautement qualifiés
s'ils ne sont précédés d'une écoute
tranquillement assise ?

Autres dryades. Les subtils divinisés
se sont enfuis des canopées intimes.

Ainsi croît en nos clôtures verbeuses
le noosphérique égarement
- ductile à souhait toutefois -
en vue de reliures universelles.

Bruits dits
et cet étrange mépris
de toute tige ensoleillée.
Abondance seulement
de ce gavage fasciculé
qui rassure l'aveugle réseau
partout reprisé pour faire taire.

Plus d'air pour le silence qui pense
mais passe ...
c'est d'un trou télépathe que
remontera le vivant sur sa fleur.

Autre mode.
Autre vie que tu hais monde !
Oui...
ta haine de Cela tu l'ignores.

Mais à quoi bon pleurer
sur ces enfantements obstrués ?

Chaque fissure fait le vent.

« L'imaginaire ne se décrète pas. »

Marcel Gauchet

Jours modernes ! L'imaginaire flâne
au gré des vogues. C'est cinéma de compagnie
de décors mauves pour pourtour pour rien pour plaisirs mous
quand se vante la fausseté en sa facture.

C'est que l'accommodement parle fort.
Il découpe tronçonne la chair des putains d'en bas.
Compliments ! Compliments !
Mais cette décortication mollusculaire rarement tranche.

Le nœud est dans l'objectif.

Post-moderne... l'imaginaire s'affole dans son mouvement
comme tout électron dans son impossible verticalité.
Parfois il flanche. Inattendu. Mais sans donner la chose même
car à l'envers ! à l'envers ! et nulle part le fruit de scalpel.

« L'imagination ne se décrète pas ».

Certes...

elle se trouve être faisandée
par des professionnels du charcutage.

Cœurs qui osez l'offrande vous naissez
en chemin sur des croix de bois
pour être piétinés – hors du lieu –
par des talents aveugles tout de cuir illustrés.

Le nœud est dans l'objectif.

Ce jour des visages dressés
donnent à voir le point de fuite
de leur clairière effondrée.
La pesanteur est dans la joue.

Qui cherche encore un sage ?
Chacun est lui-la-lueur point.
Mais pas encore d'ailleurs enfant de l'Homme.
La grâce ne se décrète pas.

Levure en vain

S'en retournent comme jamais les timides sanglots
et renâclent en leur intimité dans ce tout petit coin de la boîte.
La rage est sage en ce lieu lorsque paraît le seuil.
Elle porte son propre deuil.

Levure en vain.
Comme l'Homme en ses sombres est tassé
Dieu que son néant déborde !

Des humains sont tombés dans leur ventre
et roulent les chariots d'abondance.
Des humains sont partis de côté quand des temples
inconnus de nos sœurs aspiraient leurs élans.

Mais tout n'est pas consommé.
Rien même n'est encore consommé.
Par ces faillites la beauté reviendra
aussi dure que nos murs sales.

Sur le plat l'Homme faible brûlera sa résignation.
Le feu partagera entre nous. Plus besoin de première matière.
Des regards même courbes seront nos souffles chauds.
Chaque œil sera le cri.

L'ardent voyage

L'aimable figure de petite enfance cache en malice
le collet hideux qui nous lisse à l'origine.
Dansent nos flottaisons trahies
les vaguement bleutés d'une âme frôlée.

Tu te figures que pleure mon soleil
de trop d'accords dessus les toits
parce que tout meurtre
se trame en lame de fonte ?

Petit rameau de flammes des collines
vacille de tout son bord
en chaque naissance au fond. Vivra !
porté sur l'onde coquine des crêtes.

Quand un frisson d'oiseau s'ébat
au mime du combat le cœur s'offre à la culbute.
Tête en bas faire en l'air
l'ardent voyage. - L'inouï.

Quoi l'Histoire ?

Qu'un ton cassant l'éponge
qu'un peu de peu passant la douleur
qu'un langage premier
éperdu de croyances éhontées
donnent à voir – il arrive –
de l'éternel humain
les mains caressantes et le jugement tendre
bien des savants bardés d'écharpes
canoniques l'éradiquent.

Car quoi l'Histoire ?
La chaîne d'or n'est pas d'époque.

Mais nous en nous-mêmes
plus que nous-mêmes épopée d'éternité.

Bien en avant de nos verbes menteurs
enfouie depuis les premiers éveillés
cette douceur tant désirée – si vivace –
aussi tenace que nos dépôts mentaux
nous précède en nos viols refoulés.
Homme de jadis ou de je ne sais quoi
la corde sans histoire
cette onde immatérielle d'inonder
jamais ne cesse nos disgrâces – nos heurts –.

Car quoi l'histoire ?
La chaîne d'or n'est pas du temps.

Mais nous en nous-mêmes
plus que nous-mêmes épopée d'éternité.

Le pouvoir des ronces.

Que peut bien réduire un ennemi de l'humain
quand il détruit un fils d'homme ?

Chuter agrandi la relève,
le placard fatal élargit la réponse
et le cœur chaud a besoin d'un ego
car le printemps n'est pas pour ceux
qui ont l'oiseau bien dans la main,
ni même son chant à portée de main.

Le train des choses donne pouvoir
à la ronce sur le front perlé des ciels silencieux.
Le marteau peut enfoncer le fer,
la faux décapiter tout cri,
le vent tendre souffle décidément d'ailleurs.
Il lave la clé rouge de sa caresse
et traverse l'entrelacs d'épineux
sans même en déranger la morsure.

Que peut bien détruire un ennemi de l'humain
quand la mort elle-même loue de trépasser
et que la vie chante en passant
quand la semence embrasse les tristesses
et que la palme accueille la rage de l'aveugle
durci par la ferraille
quand la chair incarne un autre désir ?
débraillé celui-là ! Nu.

Détruire un fils d'homme n'est pas folie.
C'est là geste ordinaire d'humains qui ne sont pas nés.
La perversion est aux normes.

La rampe à la brisure.

La gravité des “survivants” est légère.
Ils ont rampé si longtemps dans les argiles
- ceux qui font les Adam raides et gris -
que la course ne décollait plus de leurs efforts.
Mais la caille s’est éveillée dans son nid.

Pour eux s’est fissurée la masse
à la chaleur des visitations fortuites.
Elles gagnent sur les ressacs asséchants.
Elles brûlent certaines peaux mortes
et les nombrils enfoncés au-delà d’un appel possible.

La force des “renaissants” est légère.
Ils ont crié si longtemps dans les replis
- ceux qui font les Adam tors et gras -
que la foudre ne s’élevait plus de leur intimité.
Mais la caille s’est blottie en ma mie.

Pour eux s’est disloquée la troupe
à la candeur des visitations gratuites.
C’est la rose ouverte aux patiences.
Elle brûle certaines langues mortes
et les nombrils enfoncés bien au-delà d’un rappel possible.

La mort des “surgissants” nous délave.
Ils crient leur victoire sur les Sombres
- ceux qui font les Adam au féminin -.
L’amour élève les gorges révélées.
Pour eux seulement. Plus de trembles.

A la brisure d’une visitation éternelle
la caille n’a plus peur des petits-enfants.

Aucun visage ne te figureras

L'écoute affranchie s'ensemence par-delà les Sombres
et pardonne à l'oiseleur sa cage aux songes barbelés.
Son pardon n'entrave pas l'élan des ailes folles.
Que le Souffle en chacun le porte vers son appel.

Notre joie ne castrera plus l'envol des colombes amoureuses.
C'est une oreille nourrie de leurs chants sans culpé
qui dément le triste son des couplets menteurs.

Le regard perçant jusqu'aux habiles frontières
laboure tout territoire jusqu'à la virginité retrouvée.

La force neuve libre et fragile est retrouvée.

Ô noble et bienveillant Réveil !
Notre joie ne se figure plus aucun visage.

Déjà goutte l'onction

Ne reste de ses éclats qu'un primesaut musical.
Il me donne ses yeux. Je les crois doux
posés sur des roses
que déjà tourne chevelure qui claque joues.

N'ai de son dos chéri que promesses en fugue.
Il m'expose deux mains. Je les vois. Fou !
Perdu dans leur pâleur trouée
que déjà vrille l'enlacé quand flanque cœur.

N'entends de ses rires que Souffle en mi mineur.
Il a posé sa bouche. Je prie son charme.
Présent dans les fibres charnelles
que déjà foule la plaie quand creuse au ventre.

Ne reste de ses silences que l'accompli du Don.
Il m'a collé son âme. J'y cueille notre mémoire
commune dans les chairs
que déjà goutte l'onction qui gracie tout front.